

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 6 heures du soir: 10, Rue Maciel.
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 58.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N° 339

Imprimé en los Talleres de El Sotelo

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

RÉDACTEUR EN CHEF: J. G. Boron Dubard

Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

DIRECTEUR-ADMINISTRATEUR: A. Ros

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campesina
Un mois	\$ 1 00	1 20
Trois mois	3 00	3 50
Six mois	5 50	6 50
Un an	10 00	10 50

Numéro du jour : \$ 0 01
ancien : \$ 0 10

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne portent que sur souscriptions payées d'avance.

LETTRES PARISIENNES

DU JEUDI

Paris, 15 septembre.

Paris en ce moment est automnal, bien que l'automne ne doive recommencer officiellement que le 23 de ce mois, quand le soleil, dont on ne saurait trop admirer la ponctualité, sortira du signe de la Vierge pour entrer dans celui de la Balance. Un lambeau d'automne à travers un ciel va-pour-vent, les feuilles mortes jonchent le sol et, par instants, esquissent leurs premiers tours de valse au souffle d'un air vif.

Les théâtres reprennent le cours de leurs sempiternels rengaines. Les marchands de marrons ont rallumé leurs fourneaux. Les cafés chantants des Champs-Élysées ont cessé de briller, le soir, de mille feux.

Le public des premières représentations s'est retrouvé hier à l'office bondé du Musée Guimet, où l'anagorika Dharmapala a prononcé d'un air un peu renfrogné, — oserai-je dire: un peu bouddhiste? —

C'est un Genghis de haute taille; il était drapé dans une ample robe orange, et son geste manquait pas de dignité. Il a engagé en langue anglaise, son auditoire à s'inspirer de divers préceptes excellents, tels que ceux-ci: «Soyons purs comme la fleur parfumée; promettons de ne pas détruire d'être vivants; ne pas nous livrer aux plaisirs sensuels; et autres engagements bien parisiens.

Les bouddhistes de Paris étaient réunis à à peu près au complet, sous le regard vague et mystique de M. de Rosny.

Le roi de Siam, qui est presque aussi bouddhiste que M. de Rosny, aurait sans doute été bien aise d'assister à cette petite cérémonie. Il était retenu à Saint-Quentin, et tout entier à l'admiration que lui causait un magnifique spectacle militaire.

Je faisais observer l'autre jour, à propos de l'accueil qui lui est fait en France par les populations, que ces dernières n'ont conçu de lui qu'une idée assez confuse. Parmi les badauds qui l'attendaient avant-hier à son passage dans la rue de Rivoli, il en était un bon nombre qui le tenaient pour un roi nègre, dont les États se trouvent là-bas, au diable vauvent, plus loin que l'Afrique!

Mais rien n'égale en splendeur ingénue ce cri du salut hier, à la gare de Saint-Quentin, un bon paysan du Vermandois: «Vive Li-Hung-Chang!»

Il est probable que si quelqu'un lui a signalé son erreur sur la personne, le brave homme n'aurait pas osé dire qu'il avait vu, «un comme l'autre, c'est des Chinois».

Le roi de Siam ne saura sans doute jamais qu'il a été confondu avec le vice-roi du Péchili par un cultivateur plus versé dans la connaissance des betteraves que dans celles des choses de l'extrême Orient.

Il le saurait que cela l'amuserait selon toute apparence, car ce petit souverain jaunâtre s'amuse de tout avec une fraîcheur d'impressions qu'on n'aurait pas osé attendre du mari de cinq cents femmes, et du père de cent quarante enfants.

On avait dit hier, dire pis que pendre de la France et des Français, car au moment de son arrivée, il semblait avoir au moins autant de méfiance que le fameux guillotine par persuasion.

Cela n'a pas duré longtemps; il est maintenant tellement enchanté de Paris, qu'il médite d'y revenir dès la fin du mois, sous le faux-nez d'un strict incognito, et de se faire conduire dans toutes sortes d'endroits folâtres où il déposerait sa majesté, sa divinité au vestiaire: «A nous, toutes les ivresses!»

Le peuple siamois ne dira pas grand chose, mais c'est le père Bouddha qui ne sera pas content!

Après Rose Pompon, voici Badinguet qui vient de finir dans l'horreur de la misère. Sous l'Empire, elle avait fait fureur dans les bals publics; à Mabile, au Pré-Catalan, à Tivoli, à Valentino. Elle ressemblait trait pour trait à l'impératrice Eugénie. La jeunesse des écoles l'avait baptisée Badinguet et l'acclamait, les soirs de grand branle-bas chorégraphique, avec des irrégularités telles que l'on

s'en émut aux Tuileries, puis à la préfecture de police.

Depuis la demoiselle d'Oliva, de l'affaire du Collier de la Reine, on n'avait pas vu une ressemblance aussi compromettante pour une souveraine.

Le pouvoir discrétionnaire de la police était alors à peu près illimité. Piétri fit venir à lui Angélique Cruchot, dite Badinguet, et la menaça de ses rigueurs si elle ne s'engageait à modifier sa physionomie qui constituait un crime de lèse-majesté.

Badinguet essaya de résister, mais on parvint à l'effrayer, et elle consentit à teindre en noir et à friser ses cheveux d'or. En outre, elle dut s'engager à ne plus paraître dans les bals publics. Ce devait être pour elle l'oubli et la ruine; ce fut la fortune. Un galant diplomate étranger, instruit de l'aventure, voulut connaître la nouvelle d'Oliva, la comble de richesses, et Angélique Cruchot trouva son soubriquet de Badinguet contre un titre de noblesse introduit dans l'armorial par contrebande.

La prospérité prit fin avec l'Empire. Son protecteur s'en alla, son château de cartes s'écroula, et la comtesse de Matignon descendit quatre à quatre les degrés de la préséance.

Elle est morte sous les espèces d'une pierre-reuse alcoolique, dans le fossé des fortifications.

Moins prudente que Rose Pompon, elle n'avait pas détruit tous ses autographes des jours splendides. On en a trouvé une liasse dans le taudis qu'elle habitait.

On a eu le bon esprit de brûler ces reliques d'amour auxquelles la destinée prête tant de sinistre ironie?

Ménilque.

LA VIGNE

«Notre commencement à labourer et à cultiver la terre, et il planta une vigne.»
Genèse, IX, 20.

L'apaisement d'un soir d'été descend calme sur toutes choses: Montmajour en face découpe ses ruines sur le bleu lumineux, comme un grand cadavre oublié; la Montagne-des-Cordes qui, solitaire dans un linceul vert qui déchire aux angles son ossature grisâtre; dans le lointain, les Alpes s'embrument de voiles flottants et à nos pieds l'Océan des Vignes frissonne.

Parmi le moutonnement de ses vagues, des taches blanches par groupes, telles des épaules, émergent et disparaissent et se déplacent, lentement: ce sont les vendanges accroupies défilant sur leur fût la «cormie» qui s'écroule dans les «mastes»; et voici, sur le chemin poussiéreux, les charrettes qui s'avancent, cahotantes, emportées par le sang des fruits mûrs.

Dans le cimetière des Tourades, malgré les courroies qui s'entrechoient dans leur vol silencieux de charmes-souris, malgré les folies que ment l'électricité et d'où le raisin sort aplati, vidé, anéanti brusquement dès qu'on en a extrait en un tour de cylindre toute la joie vermeille qu'il pompa du soleil et du sol, malgré les sonneries du téléphone qui strident en un rappel brusque aux perfectionnements modernisés, je me prends à songer aux scènes de vinification graves sur le tonbeau de Plath-Hotep à Memphis, quatre mille ans avant notre ère, et je me sens pénétré de je ne sais quel confus respect pour la Vigne, cette plante mystérieuse de la légende biblique dont les origines sont plus vieilles que l'humanité puisqu'on en retrouve des empreintes fossiles remontant à l'époque miocène.

La Vigne! quel attachement bizarre éprouve-t-elle pour elle celui qui l'a, pied par pied, plantée!

Après la moisson qui couche les blés orgueilleux, le paysan repand insouciantement, suivant le cycle prévu des récoltes, la semence des graminées alternant avec les fourragères, et l'aspect varié de ses cultures ne peut lui laisser au cœur que l'amour de la

deux-vins d'amour, les conversations du soir au salon d'été parfois pleines de piques. Le tribun, jusqu'alors, n'y avait pas pris garde. Soudain, il lui revint une foule de souvenirs.

C'était dans un charmant petit entresol du quartier de la Chaussée-d'Antin qu'ils se rencontraient, — la princesse ne pouvant afficher l'adultère aux yeux de ses gens, ni aller au domicile connu où son amant recevait ses amis et ses électeurs.

Elle arrivait là, le matin, émue, frémissante, assouffie d'amour, et venue avec une recherche à la fois discrète et savante, qui grisait son amant bien plus que ses charmes eux-mêmes. Pas de grande coquetterie qui fut, comme elle, audacieuse et provocante, qui sût mieux, d'un regard, emprisonner l'homme, d'un appel des lèvres, le mettre à merci.

Son charme était si puissant, même, que le leader de la gauche, averti et sur ses gardes ne trouvait pas, contre elle, de moyens de défense.

Et puis, il y avait le prestige des précédents! Ah! comme cela sur l'homme est plus puissant qu'on ne pense!

Un grand seigneur anglais, pour son amour, l'avait crue païenne; un empereur — on le disait, du moins — s'était enivré du doux poison de ses caresses; un prince avait posé sur son front la couronne fermée et acceptée le rôle de ridicule du mari trompé; un jeune homme, plein d'avenir, s'était moralement suicidé...

On pouvait compter ses chevrons, comme ceux des grandes courtisanes.

— Combien vous ont aimé enchantés! dit-il un jour le tribun, qui suivait cette pensée.

Terro. Mais, le vigneron, c'est sa vigne qu'il aime, et tous, du Tourangeau malin à l'Auvergnat en «chabots», du Languedocien dont les immenses celliers semblent des cathédrales, au Catalan qui transporte son vin dans des peaux de bœuf, tous qu'ils parlent de l'hecto, du pot, de la pièce, de la charge, du tonneau ou du muid, tous se réunissent dans cette commune affection: la vigne.

Comme ils savent se liquer contre la nature marâtre et sournoise, et quelle lutte incessante contre les nouvelles légions d'ennemis qu'elle fait sourdre de tous côtés!

Quand, dans les nuits proutinières, la lune, chère aux poètes et aux amoureux, brille l'impide en un ciel serein, le vigneron anxieux se demande si les frêles pousses ne seront pas, au lever du jour, carbonisées par les gels désastreux, et quelle rage de voir le mince fillet d'argent du baromètre descendre brusquement et se maintenir au-dessous du zéro fatal! Ces craintes dissipées, voici le cortège des maladies, les mêmes dont pâtit notre organisme: la Chlorose, l'Apoplexie, et ces parasites, frères de nos microbes: le mildew, par exemple, qui gagne les feuilles une par une d'une marche lente et sûre et se répand en une matinée sur d'immenses étendues; et ce phylloxera hideux aux ses nosologies jaunâtres qui s'attaque comme un mal inépuisable aux œuvres vives de la plante...

Contre tout cela, les souffrances fonctionnent. Les sulfures s'allongent leur formidable artillerie, les vannes s'ouvrent, répandant aux approches de l'hiver l'eau qui noie les germes tapis au creux des racines.

Ne semble-t-il pas que la «culture» de cette plante exigeant des soins de plus en plus compliqués offre quelque analogie avec le «culte» de ces idoles aux rites mystérieux toujours multipliés et réclamant de leurs adeptes une abnégation qui va jusqu'au sacrifice?

Qui sait si l'humanité, sujette elle aussi à des maux inconnus jadis — et qui se morphine, se brown-seigneurise parce qu'elle se sent dégénérée — ne met pas un entêtement instinctif et superstitieux à vouloir malgré tout conserver cette plante à laquelle elle est peut-être reliée par les liens insoupçonnés d'une occulte affinité.

Qui sait si comme dans le roman de Balzac la vigne n'est pas notre «Pean de chair» dont la fin marquerait notre fin?

Aussi, que de savantes et patientes recherches pour marier les espèces, acclimater dans notre vieux continent les plants plus résistants du Nouveau-Monde, et transférer ainsi des sèves plus jeunes dans la reconstitution de millions d'hectares.

Je m'explique cette satisfaction indéfinissable qu'éprouve le viticulteur, en dehors même de toute idée de lucre, quand dans ses vignes qu'il a quotidiennement parcourues, il voit se dessiner, vigoureux et sain le feuillage roupre du «Bouschet» trapu, les retombées claires et larges des «Aramons», et les jets érectes des «Carignans».

Et je comprends toute son amertume résignée quand un freluquet de courtier que le métier rend loquace et rotors lui présente un acheteur, Monsieur quelconque qui se met en devoir de visiter la vigne, et d'un geste qui viole, retousse brutalement les feuilles et et soupèse les lourdes grappes, impassible et banal. Comme il s'estomaceraient, cet homme mercantile, puis pourrifier de rire et crierait à l'hyperbole s'il viticulteur lui disait: «Docement, mon ami, ne serrez pas tant ces beaux fruits mûrs que depuis leur floraison je surveille, et ne voyez vous pas sur vos doigts teints de rouge, un peu du sang de mon propre cœur?»

Lucien Chardon.

NOS HÉROS AU SOUDAN

Nous avons signalé, dernièrement, les combats dont les environs de Tombouctou ont été le théâtre, combats dans lesquels nos troupes ont été impuissantes, malgré leur valeur et leur courage, à arrêter la marche de l'ennemi: mais voici un épisode véritablement héroïque du combat de Hergho, livré le 19 juin d'un parti de Koussa, et dont nous emprun-

— C'est mon secret. Mais, si vous me demandez qui j'ai aimé, moi, je pourrais hardiment répondre: «Personne».

— Vous avez trop d'esprit; vous vivez trop par le cerveau pour pouvoir vivre par le cœur.

— Croyez-vous? Eh bien, j'apprends en ce moment qu'il y a une heure dans la vie, pour tant, où ceux que soient les appels de l'intelligence et la clairvoyance de l'esprit, l'amour arrive comme un ouragan, et balaye tout sur son passage.

— Si vous disiez vrai et que cette heure fut la mienne, je serais bien fier.

— Fier, peut-être... mais pas profondément heureux; car vous ne m'aimez pas, je le sais bien.

— Et pourquoi suis-je ici?

— Je vous plais, voilà tout, et cela durera... je ne veux pas dire que durent les roses; car j'espère, au fond, que ce sera plus longtemps... Mais sera-ce autant que mon amour? voilà le point.

— Qu'il est doux, ma belle amie, de vous entendre mentir avec cette grâce et cette éloquence!

— Mentir? — Délicieusement... mais mentir. — Ah! vous le répétez? C'est cruel, c'est blessant. Et pourquoi mentirais-je, je vous prie?

— Pour m'ensorceler, moi aussi. Voyons, serrez-vous diplomate, si vous ne savez mentir!

— Savoir mentir peut-être... Mais ici, dans vos bras, non! je vous appartiens trop pour vous mentir!

— Une preuve

tons le récit à un de nos confrères parisiens:

Le 10 juin, vers 11 heures du matin, l'avant-garde de cavalerie, commandée par M. de Latour-Saint-Ygest, signala l'ennemi fuyant vers le Nord et la poursuite commença. Mais ce mouvement de retraite des nomades n'était qu'une feinte. La gros de leurs forces, qui pouvaient évaluer à 500 ou 600 hommes, dont le plus grand nombre montés à méhar, armés de lances, était dissimulé derrière des dunes de sable et, à un signal donné, se démasqua et prenant brusquement l'offensive, entoura de toutes parts nos cavaliers. L'avant-garde, coupée de gros de la troupe, réussit toutefois à la rejoindre, grâce à l'impétuosité et au sang-froid de son officier, M. de Latour-Saint-Ygest.

M. le lieutenant de Chevigné comprend aussitôt qu'il n'y a qu'une chance de salut: se faire jour, sans retard, coûte que coûte, par une trouée dans les rangs ennemis, et rallier l'infanterie qui n'est qu'à quelques kilomètres en arrière.

Se plaçant à la tête du premier peloton, il commande, dressé sur ses étriers et la voix vibrante, la charge en ordre serré et par échelons sur un front de peloton. Les spahis, le sabre en mains, s'élancent aussitôt avec une extrême impétuosité, mais les ennemis sont trop, et presque tous les cavaliers tombent frappés de coups de lance, cependant le lieutenant de Chevigné, le maréchal des logis de Libran et une dizaine de spahis indigènes réussissent à se faire jour au travers des masses ennemies. Les Koussa occupés avant tout chose à la relève de leurs morts et de leurs blessés qui, en grand nombre, jonchaient le sol, ont pour quelques instants interrompu la bataille, puis, ce funèbre devoir achevé, se reforment et se ruent avec des hurlements à l'attaque de l'infanterie, poignée de braves qui se pressent autour du lieutenant de Chevigné.

Ici se passe une scène digne de l'antique. M. de Chevigné, criblé de coups de lance, ne se sentant plus la force de se maintenir à cheval, dit adieu à ses hommes et leur ordonne de l'abandonner, de fuir pour échapper aux Koussa; le maréchal des logis de Libran, grièvement blessé lui-même d'un coup de lance à la tête, refuse de se séparer de son chef; ensemble ils fuiront ou, si la fuite est impossible, ils mourront ensemble.

Sur ses étreintes, pour mettre fin à cette génoiseuse débâcle, le lieutenant de Chevigné, qui tenait son revolver à la main, se tire une balle dans la tête et tombe foudroyé. Le jeune de Libran, essai, aide de quelques spahis indigènes, d'enlever aux Koussa le corps de son malheureux officier. Leur tentative désespérée se brise contre la résistance victorieuse des Koussa qui, de plus en plus nombreux, de nouveau entourent les spahis.

Les prodiges de valeur ne peuvent rien contre le nombre, et le corps du lieutenant de Chevigné doit être abandonné. Le maréchal des logis de Libran rallie ses hommes, dont quelques-uns sont grièvement blessés et qu'il fait soutenir sur leurs chevaux. Il est néanmoins assez heureux pour gagner, avec tout son monde (1 brigadier et 9 spahis indigènes) l'endroit où est resté campé le détachement de tirailleurs soudanais.

AMOUREUSEMENT

Mon occupation, le soir, à la campagne: Je contemple le ciel bleu qui nous sert de toit, j'accroche à chaque étoile une chanson pour toi; Et le paradis sait le nom de ma compagne.

Ton nom s'y développe en longues lettres d'or, Il masque la Grande Ourse et la Petite Lactée, Et, sans se soucier de la Lune escorte, Regarde tendrement la Terre qui s'endort.

Toute étoile filante et tout aurore boréale Sont autant de baisers que tu me jettes vite, Et que je reconnais pour m'être destinés.

Après quoi, je m'étends; l'je sommeille; tu passes Dans mon rêve; et je vois tes yeux illuminés D'avoir pendant la nuit habité les espaces.

— Laquelle veux-tu, dis?

— Si vous m'aimez, vous devez être à moi tout entier...

— Eh bien?

— Uniquement à moi... Votre mari...

— Mais je le jure que...

— Oh! enfantillage! — Séparez-vous de lui.

— Mais... Eh bien, l'avez-vous? Je trouve-rais moyen, ce sera fait.

— Vous fûtes...

— Quoi un enfant!

— Il me prend votre cœur... et puis me rappelle un visage abhorré.

— Quoi! mon fils! quel visage?

— Celui du père.

— De lord Worland? quelle folie!

— Oh! non pas de lord Worland. Vous savez bien de qui je veux parler... et jamais Henry-William ne fut le fils de lord Worland!

— Quoi! vous aussi...

— J'ai lu votre procès... et c'est là que j'ai vu comme vous saisissez bien mentir...

— Ah! et vous tenez pour vrai, alors ce qu'on dit des adversaires? — Et quand donc avez-vous lu ce procès?

— Hier.

— C'était bien tard...

— Mieux vaut tard que jamais, vous savez! Une femme «plata», comme vous dites, elle a tous les charmes... Si on croit sentir qu'on peut réussir auprès d'elle, oh bien, on n'hésite pas... Mais si on vient à s'apercevoir qu'on pourrait l'aimer, oh! alors, avant de se laisser prendre, si l'on n'est pas un naïf, il faut étudier cette femme.

— Et c'est d'hier seulement que vous avez songé à m'étudier?

LA VIE DROLE

«FINIS BRITANNIE»

Notre vieille camarade l'Angleterre n'a pas eu une bonne presse, ces temps-ci.

L'insolence paradoxale de son jubilé lui aliéna une grande partie de l'Europe et les principaux organes des grandes nations ne lui envoyèrent pas dire.

Dans ce concert de malédictions, nos confrères allemands se distinguèrent particulièrement et ne se gênèrent pas pour blâmer le colosse britannique, colosse, disaient-ils, en bandruche soufflée qu'une épingle proclama suffirait à dégonfler.

Nos confrères allemands ne savaient pas dire si vrai; leur prophétie est à la veille de se réaliser.

Nous avons, en effet, le plaisir d'être les premiers dans la presse à annoncer l'imminente disparition de l'Angleterre.

Il fallait s'y attendre, d'ailleurs, et depuis longtemps les savants prévoyaient cet événement sensationnel.

«Les temps sont proches!» disaient-ils. L'heure est venue.

L'Angleterre, vidée de sa houille, creusée de plus en plus de ses sous-sols, délectée de ses minerais de fer, l'Angleterre est arrivée à un tel point d'allègement qu'elle flotte.

Depuis avant hier, l'Angleterre flotte! Certes, elle ne flotte pas à la crete des flots comme un vieux bouchon de champagne (1) mais elle flotte.

L'Observatoire de Greenwich, où je me trouvais jeudi dernier, tout le monde était en proie à la plus vive inquiétude.

L'honorable Sir Loin of Wildhog, un des astronomes les plus réputés de l'établissement, ne m'a pas caché son angoisse.

— Nous ne constatons pas encore de ballottement bien sensible, mais nous avons relevé, ce matin, un déplacement de l'étoile vers l'Ouest d'environ un demi-degré.

— Diable! fis-je.

— En continuant notre route à cette allure, nous serons sur les côtes d'Amérique avant la fin de l'année, à moins que...

— A moins que?

— A moins qu'un dénouement plus tragique ne survienne.

En disant ces paroles, le vieil astronome prit un ton dont la gravité frisait le fatidique.

— God save the Queen! fis-je en serrant la rude main tannée du savant grand seigneur.

Et sir Loin of Wildhog ne put se défendre d'une larme qui — je ne m'en cache pas — trouva dans mon cœur un sympathique écho.

Alphonse Allais.

Bismarck et l'Impératrice Augusta

Il commence à devenir quelque peu fastidieux de relever les «propos de table» de M. de Bismarck; voici pourtant une petite sortie qui, par son originalité, mérite encore d'être rapportée.

Il s'agit de feu l'impératrice Augusta, la fidèle compagne, dont le nom est revenu si souvent, au cours de l'année terrible, dans les correspondances de Guillaume Ier.

Cette noble dame, à dit l'ancien chancelier, a fortement contribué à user mon système nerveux. Elle était elle-même d'une nature nerveuse, versatile, et agitée. Elle faisait volontiers de la politique et jetait feu et flamme quand on ne pouvait approuver ses plans.

Quand en 1818, le prince de Prusse (le futur Guillaume Ier), voulut partir pour l'Angleterre, et que je désirais le voir, lui conseiller instamment de rester à Potsdam, l'assurer que toute l'armée et une grande partie de la population des campagnes étaient avec lui et que son départ ferait une impression fâcheuse, elle ne voulait pas me laisser pénétrer jusqu'à lui. Elle était très excitée, frappait, comme toujours en pareil cas, de ses deux mains sur ses genoux et me déclarait qu'elle devait avant toutes choses pourvoir à l'avenir de son fils.

Plus tard, j'eus connaissance d'un plan de la perdre, soit de se trahir, elle ne trouvait que le silence.

Et lui, dans les yeux aussi, la regardait.

— Si vous ne mentez pas avec moi, dit-il, parlez! je suis sans préjugés. J'aimerais à comprendre beaucoup de choses; mais il y en a une que je n'admettrai pas: c'est d'être trompé.

— Vous dois-je donc des comptes sur ma vie passée?

— Cela dépend. Si notre liaison n'est qu'une rencontre, un échange de plaisir, dont je vous serai toujours reconnaissant, non. C'est à moi de savoir m'arrêter où la compromission commence. J'ai des amis, un passé auquel il ne me conviendrait pas de devenir suspect...

— Suspect, et pourquoi?

— Votre salon est ouvert à des hommes qu'il ne me convient pas de fréquenter. Votre rôle... est diversement apprécié. Votre fortune ne provient ni de lord Worland, ni du prince Sparaventi, ni de M. de Grandis...

— Ah! mais je suis sûr la selle, alors?

— Non pas. Jusqu'à présent, je n'ai pas à en connaître, n'en voulant pas être responsable. Mais, il peut survenir, il survient peut-être une circonstance où mon rôle devrait changer; pour couvrir le passé de ma protection, encore faudrait-il le savoir; et, pour lui donner l'estampille morale de ma garantie, encore faudrait-il en être le maître!

— En vérité, cette interrogatoire...

— Mais il

TEROS
PRINA"
specifico NO venenoso
a la SARNA
LONBRIZ
a MANQUERA
la llaga de la SARGANTA

EL MAS BARATO Y EFICAZ

LOS SARNIFUGOS
NTES
& C.^o
TEVIDEO

ssagne y Ca.

tima novedad de las más reputa-

ENTRADA

LA INDUSTRIA
EN ESPAÑA"
1 en trajes de amazona, Paños
--Montevideo

"SARANDI"
 RANO
 m. 276
 AS, LICORES Y VINOS FINOS
 ca familias
 RAFINO DE PROVENCE
 leria
 nos: Cooperativa y Uruguay

ANCE
d'Assurances contre
les explosions de Gaz

les explosions de gaz
vapeur.
(t. 2, en 1844)
Millions de francs.

GARÇON, *Agent,*
 Piedras, 123. Montevideo.

LADOR
 a SARNA en las ovejas

ENAR

cca Registrada

EL RIO DE LA PLATA
Y C^{ta} - Montevideo

Actura de Coches



SAMUEL

INDUSTRIAL
 rtin, PARIS
 ALMACENES DE VENTA.
 en las mas ciudades.
 Direccion del Periódico.

EXCELSIOR!
 metálica con 50 Fósforos
 más elegante
 más cómoda
 más segura

la massegura
la mas decente
la mas manuable
la mas econ6mica
la mas conveniente
entiere mas f6sforos
la mas ventajosa para el consumidor
en en todos los almacen, cafes y cigarrerias
mo precio que la caja de cart6n
ASE LA CAJA METALICA
EXCELSIOR
ante: E. VILLEMUR, Montevideo.

PARA REGALOS

un nuevo y variado surtido de bronce, esmal-
teado, etc., que existe hoy en Montevideo, y
que garantiza el precio barato que nadie saldrá sin
de comprar.

ADORNOS

para keyes y mangas de militares.

la hacer puntilla	la malla . . .	0,87
los calados la malla		0,02
o lollines para puntilla	la docena . . .	0,60
una malla 18 " M. C. y cruz . . .	cada malla . . .	0,05
o de 12 " C. C. y 12 " C. C.		0,04
la casilla color	cada pieza . . .	0,07
el cruz en 3 o 5 mallas	cada malla . . .	0,03
la malla, con una y de corda . . .	cada malla . . .	0,04
de 3 colores emparradas	la docena . . .	0,06
la malla 180 mallas	cada malla . . .	0,10
la pura cada 100 mallas		0,08

dorados y plateados con hilos de oro y plata fin, ga-
latrario.

LA REPUBLICANA

Gran manufactura á vapor de tabacos, cigarros y cigarrillos

JULIO MAILHOS

Avonida General Rondeau 354 A 358, Depósito General y Oficinas:
Calle 18 de Julio núm. 47
MONTEVIDEO

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

Armeria, Cuchilleria, Quincalleria y Platinas
VENTAS POR MAYOR Y MENOR

JUAN M. MAILHOS

Calle 18 de Julio esquina Andes—MONTEVIDEO

"L'UNION"



Compagnie d'Assurances Française contre l'incendie

(FONDÉE À PARIS, 15, RUE DE LA LANGUE EN 1825)

Statutaires payés depuis son établissement 202.000.000 de francs

CAPITAL ET GARANTIES 100.000.000 DE FRANCS

Direction particulière pour la République O. de l'Uruguay

A. de SAAVEDRA

169-CERRITO-169

MONTEVIDEO

NEURASTHENIA, HIPOCONDRIA, ENFERMEDADES NERVIOSAS,
Impotencia, Rabulismo, Tuberculosis huesosa y pulmonar,
ARTRITIS, REUMATISMOS, etc.
GLYCEROFOSFATO DE CAL DALLOZ
FARMACIA DE DALLOZ, 12, Boulevard de Strasbourg, 12, PARIS.
DEPOSITOS EN TODAS LAS FARMACIAS Y QUINQUERIAS

CARLOS SPANGENBERG & C. A.

CASA INTRODUCTORA

25 DE MAYO, 384 Y 383

MONTEVIDEO

Especialidad en Artículos de Mueblería y Tapicería.—Tipos para Imprenta.—Papeles para
Imprenta y Litografías.—Curtines.—Artículos de Ferreteria

Almidon
MACK
de doble Fuerza

Con esta nueva preparación se plancha
con sorprendente rapidez, obteniendo un
lustre y tesura extraordinaria.
Se vende en todas las Farmacias y
Almacenes de Ultramarinos.
Único Fabricante: Inventor H. Mack, Urm s. d.
STAUDT y C. Montevideo—Buenos Aires—Barría
Austria—Ginebra—Nancy—Berlín.

ULTIMA NOVEDAD
Perfumeria
IXORA
ED. PINAUD
PERFUMISTA

JABON.....IXORA
ESENCIA.....IXORA
AGUA de Tocador.....IXORA
POMADA.....IXORA
ACEITE para el Pelo.....IXORA
POLVOS de Arroz.....IXORA
COSMETICO.....IXORA
VINAGRE.....IXORA

37, BOULEVARD DE STRASBOURG, 37
PARIS

RESTAURANT DE PROVENCE

TRUO PAR AUGUSTE GUBELIN—Grandes comodidades para viajeros

On prend des pensionnaires à prix très modérés.—Nourriture et logement 1 piastre
20 par jour.—Salons pour familles.—On porte à domicile.—A côté du Palais du Gouverne-
ment, à l'entrée de tous les tramways, près du Théâtre Solís.

Ciudadela, 118, 150, 152 et 151

BAÑOS DEL TEMPLO

BAÑOS DEL TEMPLO

20 — CALLE CAMERONES — 20

SE ATIENDEN TODAS LAS SOCIEDADES DE SOCORROS MUTUOS

PRECIOS CORRIENTES

	UNO	DOCE		UNO	DOCE
Baño Higiénico, con ropa,	\$ 0,50	\$ 3,00	Baño sulfureo, con ropa,	\$ 0,50	\$ 3,00
— sin ropa,	0,25	2,00	— de ducha, con ropa,	0,50	3,00
— de similitud, con ropa,	0,30	2,40	— sin ropa,	0,15	1,20
— de aseo, con ropa,	0,35	2,80	— de ducha fría y fría,	0,20	1,60
— de aseo, sin ropa,	0,20	1,60	— con ropa,	0,50	3,00
— alabino, con ropa,	0,40	3,20	— sin ropa,	0,20	1,60
— sin ropa,	0,20	1,60			

GRAN FÁBRICA A VAPOR DE CALZADOS

— DE —

Máximo Seré, Hermano y Ca.

Esta casa, especial en surtidos de campaña previene á su numerosa clientela y al público
en general, que sus talleres funcionan con la regularidad suficiente para dar cumplimiento el
pedido mas exigente.

61, Calle Uruguay, 61 — Montevideo

TESORO DE LA BOCA

ELIXIR DENTIFRICE

Odontalgique

ED. PINAUD

PERFUMISTA-QUÍMICO

37, BOULEVARD DE STRASBOURG, 37

PARIS

NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL

EN SIX VOLUMES

La Librairie Larousse a commencé le premier avril la publication d'un
nouveau DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE, en six volumes, infiniment
supérieur à tous les points de vue, aux ouvrages du même genre parus jusqu'ici.Le NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ contiendra
DEUX FOIS PLUS DE MATIÈRES ET DIX FOIS PLUS D'ILLUSTRATIONS
que les ouvrages similaires. Les facilités de paiement accordées en permettront l'acquisition à tout le monde.

Le NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ formera 6 volumes en 4-impreso sur trois
colonnes, dans le même format que le grand LAROUSSE. Rédigé par des auteurs
d'une grande compétence, bien proportionné dans toutes les parties, donnant sur
chaque chose l'essentiel, il est fait sur le même plan que son illustre devancier.
La richesse du vocabulaire sera incompréhensible: aucun mot de la langue ne sera
omis, même les mots les plus nouveaux, l'argot, les mots étrangers qui se sont
introduits peu à peu dans notre langue, les termes vulgaires, etc.

Les questions philosophiques, politiques, religieuses et sociales seront exposées
avec l'impartialité la plus absolue.

L'illustration, d'une importance si capitale aujourd'hui dans un ouvrage
de ce genre, est l'objet de soins tout particuliers.

Des milliers de gravures, exécutées spécialement pour le Dictionnaire, com-
plètent le texte et le rendent plus aisément compréhensible.

SOUSCRIPTION A FORFAIT:

40 piastres or en fascicules, en série (10 fascicules) ou en volumes
brochés.

50 piastres or en volumes reliés demi-chagrin.

Payable par semestre, en cinq versements égaux, le premier ayant lieu
en souscrivant.N. B. — La souscription à forfait garantit le souscripteur contre toute augmen-
tation de prix, pendant la publication de l'ouvrage.

Remplir et signer le Bulletin de souscription ci-joint et l'adresser:

Administration du «Courrier Franco-Oriental», 16 Macliel,
MONTEVIDEO

P. S. N. C.

The Pacific Steam Navigation Company

Linea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la Plata y el Pacifico

SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION

EL VAPOR PAQUETE INGLES

ORCANA

Capitan: F. E. KITE

Saldrá el 22 de Octubre de 1897

Para Rio Janeiro, San Vicente, Lishon, Vigo, La Pallice (La Rochelle) y L.
verpool.

Gran rebaja en la tarifa de pasajes

PASAJES A VISO EN 3.ª CLASE S 30 ORO, LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA

A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis á los pasajeros.

La Compañía expide pasajes para Vigo, Rivedo, Carril, Gijón, Cornuñ, Santander,
Ferrol y Bilbao.Todos los vapores llevan médico y mucama; están iluminados á luz eléctrica y provistos de todos
las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.

WILSON, SONS Y C.º LIMITED

AGENTES

MONTEVIDEO

Calle 25 de Mayo 214

BUENOS AIRES

Reconquista 323

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente C. V.

J. DURANDEAU

ARTÍCULOS FRANCESES

MUEBLES, TAPIERIA

Especialidad en muebles de fantasia para

salon, Bronce y objetos de arte

Montevideo. URUGUAY, 22 y 21.

Grand Vignoble du Parc Giot

PRECIOS CORRIENTES DE LOS VINOS DE 1897

A DOMICILIO, AL CONTADO, POR NO TENER COBRADORES

Una botella de 200 litros sin casco	\$ 21,00	es el litro ó kilo	\$ 0,11
Media	10,50	—	0,055 mll.
Chorita	5,25	—	0,027
Damejuna	15	—	0,14
Vinagro de vino	2,10	—	0,20
Grapa	—	—	0,09

Toda diferencia en mas ó menos se abonará ó se descontará al mismo precio.

Los cascos se paganán \$ 2,00 por botella; \$ 1,50 por media; \$ 1,00 por chorita; \$ 0,50 por damejuna, y se abonará al mismo precio devolviéndolos en buen estado.

Un carruaje á la hora sale de la GRANJA GIOT todos los dias para el reparto en Montevideo.

POR ORDENES: GRANJA GIOT, N.º 2051, TELÉFONO LA COOPERATIVA.—AL COCHERO REPARTICION.

AL ESTABLECIMIENTO Y POSADA.

Se puede visitar la Bodega y probar los vinos

Se cobra hacer los pedidos con 3 ó 4 dias de anticipación y poner el vino en un casco, en una caja
vez, en botellas ó damejunas bien tapadas y acostadas para conservar la calidad del vino.

Centra NEURASTHENIA, ADATAMIENTO moral ó físico, ANEMIA, FLAQUEZA
CONVALESCENCIA, ATONIA GENERAL, FIEBRE DE LOS PAISES CALIDOS,
DIABETA CRONICA, AFECTACIONES DEL CORAZON

ELIXIR, KOLA MONAVON

2 Premios Mayores
2 Diplomas de Honor

10 Medallas de Oro
2 Medallas de Plata

TONICOS
POTENCIOGENOS, REGENERADORES, QUINQUPLICANDO LAS FUERZAS, DIGESTION
FACILITANDO LA ASIMILACION Y DESARROLLANDO LA VIDA.

FERNET - BRANCA

Especialidad de Branca Hermanos de Milan

Los únicos que poseen el verdadero y genuino proceso

Medallas de oro y gran diploma de honor á las Exposiciones de Viena 1873, Venecia 1876, Fir-
ladiella 1876, Sydney 1878, Melbourne 1881, Milan 1881, Niza 1881, Turin 1881, Ambro 1881 y
muchas otras recompensas.ULTIMAS RECOMPENSAS OBTENIDAS:
Exposiciones de Buenos Aires y Paris 1889, Medalla de oro á la Exposicion Italo-Africana
Ginebra 1892, Medalla de oro del Ministerio de Agricultura y Comercio Roma 1892.MAXIMAS HONORIFICACIONES
Únicos concesionarios para la América del Sur de 1875.

CARLOS F. HOFER Y C.º GÉNOVA

El FERNET-BRANCA es el licor mas higienico conocido que extingue la sed, facilita la di-
gestion, estimula el apetito, cura las dolencias intermitentes, el dolor de cabeza, mal ser-
vicio del hígado, spleen, mal del mar, el hervor veragato, anti-cólico, anti-fébril, segun queda
comprobado por cantidad de certificados médicos.—No se deje el público engañar por las falsas
imitaciones que bajo varios nombres de FERNET empieza á presentarse, y gida legitima.Fernet - Branca
Únicos intro ductores en las Repúblicas del Uruguay y Paraguay:
METZEN-VINCENTI Y C.º — Montevideodebidamente apoderados para proceder con todo el rigor que acuerdan las leyes contra los
falsificadores y contra los infractores á dicha concesion.Reuillon du «Courrier Franco-Oriental»
(102) Du 11 Octobre 1897

MEMOIRES DE M. GORON

Accien chef de la police de sareté

II.—A TRAVERS LE CRIME

CHAPITRE X

LE RYVE

On m'amena donc le gaillard á mon bureau
et il se défendit avec la dernière des ma-
dresses. Je dois même dire qu'il semblait en
proie á ce trouble que magistrats et policiers
appellent d'indice d'une mauvaise consi-
cience.

Il avait, en outre, de terribles preuves á
son passif.

Lui, qui la veille du crime, n'avait pas un
sou, avait été trouvé ayant dans sa poche une
pièce de vingt francs et portant un petit pa-
quet de linges et d'étoffe en tous points sem-
blables à ceux qu'on avait trouvés chez Mme
Bazire.

Il ne voulait pas s'expliquer d'abord sur la
provenance de l'argent et du paquet; puis il
raconta qu'il avait rencontré sur le tramway
une ancienne maîtresse qui était bonne dans
une grande maison et qui lui avait fait de dou-
ble cadeau.

L'explication était d'autant plus mauvaise
qu'il prétendait ignorer le nom et l'adresse
de cette ancienne maîtresse si généreuse.

—Tout ce que je sais, disait-il, c'est que le
s'appelle Adèle et qu'elle sert dans une
maison du côté de l'Arc de Triomphe.

C'était la version enfantine et maladroite de
tous les criminels.

L'homme coucha au Dépôt et l'agent qui
l'avait arrêté était bien persuadé qu'il avait
mis la main sur le véritable assassin. Moi,
cependant, j'avais des doutes et le juge d'in-
struction aussi.

Le lendemain, nous fûmes obligés de le re-

mettre en liberté; lui aussi justifiait un alibi
éclatant. Dix témoins vinrent affirmer qu'il
avait passé toute la journée, toute la soirée,
toute la nuit, à Neuilly ou à Levallois, c'est-à-
dire fort loin de Vincennes.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'on re-
trouvait sa bonne amie, qu'il avait dit la vérité,
et qu'elle lui avait donné un paquet de ri-
deux pour sa chambre, paquet presque iden-
tique à ceux que la mère Bazire avait la manie
d'accumuler dans ses armoires.

Cette affaire commençait à me porter sur
les nerfs et je revins á Vincennes pour com-
pléter mon enquête.

On parle plus facilement le lendemain de
la découverte d'un crime que le jour même.

Des voisins se mirent à me raconter mille
choses sur Mme X... Elle ne pouvait souf-
frir la mère Bazire qu'elle accusait d'être
trop bigote et qui avait la déplorable habi-
tude de rouler sur le parquet, matin et soir, la
malle que l'assassin avait mise sur son dos.

Mme Bazire sortait dans cette malle son li-
vre de messe et Mme X... avait manifesté á plu-
sieurs reprises sa mauvaise humeur d'enten-

dre ainsi un tramway passer au-dessus de
sa tête.

On disait aussi que Mme X... était un
peu exaltée, qu'elle se querellait facilement
avec les autres femmes habitant la maison.

Cependant je ne recueillis aucun mauvais
renseignement sur elle.

—C'est une originaire, me dit-on, mais nous
la croyons incapable de faire du mal á une
mouche.

Cependant le caractère de cette femme me
semblait étrange et malgré moi un soupçon me
venait. On m'avait raconté qu'un jour on l'a-
vait vu prendre une poignée de cendres et la
jeter á la tête de la mère Bazire et qu'à plu-
sieurs reprises on l'avait entendu grommeler
contre sa vieille voisine.

M. Guillot, qui fut de mon avis, revint avec
moi faire une perquisition chez elle, unique-
ment parce qu'elle nous avait trompés, nous
donnant deux fois de faux renseignements.

L'expédition ne fut pas brillante; M. Guil-
lot ni moi, qui savions l'honorabilité du ma-
ri, n'osions bouleverser de fond en comble
l'appartement, d'autant plus que nous étions

assourdis par les véhémentes objurgations de
la dame qui criait:

—Et bien! je sais maintenant ce qu'il en
coûte de vouloir rendre service á la justice!

Je puis en voir commettre, des crimes! Je
puis voir des assassins entrer dans la mai-
son! Si jamais je m'en mêle...

Nous ne trouvâmes rien, et je rentrai á Pa-
ris aussi pensant que le soir même on m'a-
vait dit que Mme X... avait eu pour assassin
la mère Bazire, et je ne pouvais pas cepen-
dant. Plus je réfléchissais, plus je me disais
que cette femme bavarde, qui successivement
avait donné deux fausses pistes, devait avoir
commis le crime.

Dans l'énervement où m'avait mis l'insom-
nie, j'eus comme une hallucination...

Je revis la chambre de la mère Bazire, avec
ses bannières accrochées au mur, ses vierges
et ses saints Joseph... suspendus au-dessus de
la commode.

La pauvre vieille rentrait de la messe, te-
nant sous le bras son gros livre... Elle était
essouffée d'avoir monté l'escalier; un instant
elle s'assit sur une chaise pour reprendre ha-
leine, puis elle se relèva, ouvrit sa porte et
alla chercher sur le palier sa malle qu'elle
roula au milieu de la chambre avec un grand
bruit de roulettes.

Tout à coup, une vieille femme échevelée,
une sorte de mégère, poussant la porte en-
trouvée, entra dans la chambre. Elle tenait
une corde á la main et la brandissait comme
une arme.

—J'en ai assez, j'en ai assez de tes bondieu-
series, criait-elle. Ah! tu ne me réveilleras
plus avec ton tramway, sale bête!

Et se jetant sur la mère Bazire, qui tomba
terrifiée, méduée, n'ayant plus la force de
pousser un cri, elle lui passa la corde autour
du cou et tira de toutes ses forces.

(A suivre.)